

Le *Partage des eaux*, merveilleuse initiative paysagère au sein du Parc des Monts d'Ardèche, provoque parfois un commentaire un peu sceptique : dans ces sites déjà sublimes, pourquoi rajouter des œuvres d'art ? Cette question repose sur une longue tradition occidentale où l'Homme se pose en maître d'une Nature passive, séparé d'elle. Culture contre Nature--la révolution romantique renforçait cette opposition tout en permettant de préférer la dernière. Aujourd'hui en France, beaucoup de sites touristiques offrent encore d'une part la « Nature » (le sport) et d'autre part la « Culture » (monuments et musées). Lors du lancement du tourisme des jardins dans les années 1970, ceci posait problème—culture ou nature ? A l'époque, plutôt la première, car les jardins d'abord ouverts à la visite entouraient des monuments. Chez les particuliers, l'Homme dominait toujours la nature à coup de machines et de produits chimiques (même si la Femme, plus naturelle, débordait souvent sur le gazon...querelles de ménage garanties !) Aujourd'hui les mentalités ont bien évolué, grâce en partie au travail d'un certain Gilles Clément--jardinier, paysagiste et auteur dont l'influence dépasse nos frontières. Beaucoup de jardins français sont devenus des lieux d'expérimentation, d'observation et de dialogue entre notre espèce et la biosphère dont nous faisons partie. Si bien que maintenant, même les parcs « naturels » incorporent les jardins dans leurs démarches écologiques.

Mais si, au XIXe siècle, on adorait le « sauvage », on l'exploitait aussi... sauvagement. Adoration et exploitation—deux revers de la même médaille. Comme le dit si bien le philosophe américain Michael Pollan, le vrai défi, c'est le mariage. Parfois cet idéal se nomme « symbiose » : la reconnaissance d'interdépendances entre espèces, dont la nôtre. Là aussi, Gilles Clément s'en est fait le champion. Déjà en 1985, son article *l'Éloge de la friche* fit connaître son idéal de « jardin en mouvement », où le jardinier ou jardinière participe activement aux dynamismes naturels. Qu'il faut d'abord connaître et comprendre pour s'y intégrer, sans chercher à les dominer. Finie l'idée conventionnelle d'un ordre stable imposé par l'Homme à un lieu qui, lui, ne sert que de cadre ou de ressource. Clément écrit : « Je tiens la friche pour une incohérence esthétique de l'ordre de l'étincelle : une rencontre fugitive qui éclaire un morceau du temps. Pourtant c'est bien à la rencontre des pouvoirs organiques et des pouvoirs intelligents que s'affrontent les plus fortes dynamiques du paysage. »

Également en 1985, à Digne-les-Bains, Nadine Gomez et quelques collègues ont fondé la Réserve géologique de Haute-Provence. Gomez devient conservatrice du musée municipal Gassendi – elle l'est toujours – baptisé du nom du grand naturaliste dignois Pierre Gassendi, contemporain et correspondant de Descartes, et fondé par un artiste paysagiste du XIX, Etienne Martin. Gomez choisit donc comme thème de ses projets la dynamique entre Art et Nature. En 1995, elle invita l'artiste anglais Andy Goldsworthy, bien connu pour sa conviction : « Je fais partie de la nature, je trouve étrange de nous imaginer vivant en opposition à la nature ». En consultation avec les populations locales, Goldsworthy donna une nouvelle vie aux ruines d'une vie rurale de montagne autrefois florissante, coupée court par la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale. Il y créa de nouvelles rencontres, parfois fugitives (feuilles mortes sur la rivière) parfois durables (les Refuges d'art et les cairns) entre les énergies des lieux et l'intelligence humaine. D'autres artistes l'ont suivi, le Musée de Digne et le centre d'art du CAIRN innoveront encore tous les ans.

En 2005, la population de la petite commune ardéchoise de Saint Melany invite Gilles Clément pour les aider à comprendre et défendre leur flanc de montagne. « Nous nous sentions habitants d'un territoire en marge, et nous découvrons que le jardin planétaire a besoin de nous ! » dit encore Martin Chénot, architecte et co-fondateur du nouveau chemin

d'art, Le Sentier des Lauzes. Gilles Clément y crée une étape: « le Belvédère des lichens ». C'est une mise en scène de la symbiose exemplifiée par les lichens qui se composent toujours d'un mariage d'algues et de fungi. Certains visiteurs sont déçus : les plateformes d'observation sont si modestes, si discrètes, si parfaitement intégrés aux lieux. Ici ce n'est pas la construction humaine qui domine mais le vivant tout autour. Et à toute échelle : à genoux on découvre les dentelles des lichens ; debout, la perspective des crêtes autour d'une petite chapelle isolée. Tout change d'heure en heure, de saison en saison.

Quinze ans après : les débats sur l'Anthropocène. Nous nous reconnaissons le pouvoir de mettre fin à la vie sur terre, tout au moins d'en finir avec beaucoup d'espèces, dont la nôtre. En même temps, les scientifiques concluent que la symbiose n'est pas l'exception mais la règle : déjà tout corps humain se composerait à 90% de bactéries ! Nous sommes plongés, selon la philosophe de la science Isabelle Stengers, dans « une pensée d'agencements foncièrement multispécifiques où aucun avantage n'a de sens indépendamment des rapports d'interdépendance ». L'image traditionnelle de l'Arbre de la Vie, vertical et hiérarchique, se fond dans le mycélium des champignons, multiple et multidirectionnel ; où la reproduction se fait aussi bien par spores, voire par molécules d'ADN de proximité, que par graines et gestation. En même temps, ces « agencements sont toujours situés, appartenant à des lieux et à leurs histoires. » La vieille querelle entre hérédité et environnement n'a plus de sens. Là encore Gilles Clément, depuis toujours défenseur de Lamarck, l'avait pressenti.

Lorraine Chénot du Sentier des Lauzes devient présidente du Parc des Monts d'Ardèche. Elle et son équipe sont sensibles à l'art dans le paysage et saisissent l'opportunité offerte par l'ouverture annoncée de la Caverne du Pont d'Arc. Ils souhaitent concevoir un parcours artistique. David Moinard de Nantes arrive comme directeur artistique, un homme bien en phase avec son temps et célèbre pour son travail sur le projet de l'Estuaire. Il propose de prendre la ligne de partage des eaux comme colonne vertébrale du parcours en posant cette question : comment la rendre visible ? Le Partage des Eaux s'organise bien comme une série d'« agencements ...toujours situés, appartenant à des lieux et à leurs histoires ». D'emblée, Moinard se pose sa question à lui: « Comment se mesurer à de tels paysages? » Aucun scepticisme ici mais un émerveillement et le désir de chercher la place juste de l'humain. Pour que des œuvres ne se plaquent pas en intrusion sur un lieu passif, pas plus ici d'ailleurs qu'à la Grotte Chauvet il y a 38 mille ans. Le nouveau projet sera encore une « rencontre des pouvoirs organiques et des pouvoirs intelligents » qui permet à notre espèce de « se mesurer » au reste.

Moinard lance ses réflexions par une exploration des traces de la présence humaine, déjà riche dans ces lieux. Il les prend comme une *autorisation* à venir agir dans le présent. Il sillonne les routes et interroge les habitants. Quelle commune acceptera volontiers de vivre avec une œuvre ? Certaines refusent. La grande majorité accepte.

L'abbaye de Mazan, autrefois célèbre maison mère cistercienne, dresse des ruines partiellement restaurées au cœur d'un « chaos » de pierres d'origines diverses. L'artiste suisse Felice Varini y imprime des fragments dorés qui ne se forment en cercles montant vers le ciel que vus depuis un sommet proche. Les autochtones y assistent et même participent, à chaque étape. L'installation est lente à mûrir, mais Varini prend le temps d'aider une vieille voisine à planter son talus...Aujourd'hui le visiteur de passage écoute des légendes des sorcières de Mazan grâce à l'app de Anne de Sterk, Frédéric Dumond et Eric Watt du collectif Toplamak, qui ont créé la société si bien nommée « Geopoetic »--une autre œuvre qui s'envole en bulles. Le temps et l'espace deviennent élastiques. Le Japonais Koichi Kurita réunit

dans une seule salle de cloître des échantillons de 700 terroirs entre le Mont Gerbier-de-Jonc et la mer. L'allemande Gloria Friedmann crée une tour à l'image de Gibraltar. La Tour à eau de Gilles Clément crée un lien entre mer et montagne qui n'est pas que métaphorique : l'eau récupérée même en période de sécheresse par ses ailes en phénolite est bien dirigée d'un côté vers l'Atlantique, de l'autre vers la Méditerranée. L'innovation technique est aussi internationale : c'est un laboratoire suisse qui invente exprès pour la Chartreuse de Bonnefoy des vitres réfléchissantes **que les oiseaux perçoivent, nécessaires à l'œuvre de Stéphane Thidet.**

Car le Partage des Eaux participe à un autre changement radical survenu depuis 15 ans : la province n'est plus provinciale, et la campagne bien moins « déserte » que ne l'imaginent certains citadins. On peut plonger des racines profondes dans un lieu, un site, une histoire particulière tout en se plaçant dans une perspective globale. Autour du Partage des eaux s'installe une constellation de petites activités de proximité : productions labélisées, petites industries, bistrots de pays et non des moindres, galeries d'art. Ce sont les Échappées qui font descendre les visiteurs dans les vallées...

« Se mesurer » à de tels sites—c'était la bonne question. Il s'agit partout de jeux d'échelles, dans l'espace et le temps. La montagne participe activement par ses saisons, ses lumières, sa météo, et tous ses écosystèmes, humains entre autres. Pour Stengers, il s'agit aujourd'hui de partager « l'art d'observer, de raconter des histoires dont les humains ne sont pas au centre mais où ils ne jouent pas non plus forcément le rôle d'intrus, contre lesquels la « nature » devrait être protégée ». Pour elle, sur une note plus sombre, « les ruines sont partout. Et je ne pense pas seulement aux désastres liés à l'instabilité climatique, à la paupérisation galopante, à la peur haineuse qui nous contamine, mais aussi à la toxicité de l'air que nous respirons, aux conséquences peu à peu détectées des cocktails de molécules qui circulent dans les corps humains et animaux, à la vulnérabilité des monocultures aux épidémies, aux résistances développées par les vecteurs de ces épidémies, etc. »

Le Partage des eaux fête des lieux où l'eau et l'air sont encore purs, d'où l'on voit encore les étoiles. L'espoir viendrait des échanges, de la créativité partagée avec les visiteurs qui créent eux aussi des rencontres--fugitives peut-être mais fertiles ? Stengers encore : « Penser grâce aux agencements nous oblige ainsi à nous demander : comment des rassemblements deviennent-ils parfois des « événements », c'est-à-dire quelque chose de plus grand que la somme des parties ? » Le Partage des eaux réunit les habitants, les artistes, l'équipe du parc, et de multiples petites mains, et pieds, et têtes, qui ont participé à ce projet. Les âges géologiques, l'histoire humaine et la météo du moment s'y rencontrent dans chaque lieu. Chaque visiteur qui passe crée sa propre étincelle.

Louisa Jones

Le texte de Gilles Clément peut se trouver dans *Où en est l'herbe ?* De Gilles Clément et Louisa Jones (Actes Sud). Les textes d'Isabelle Stengers sont extraits de sa préface au livre *Le Champignon de la Fin du Monde*, d'Anna Lowenhaupt Tsing (éditions La Découverte).